

EN QUÊTE DE L'ÂGE D'OR...

Notes sur le chemin d'écriture de "L'île où dormait l'âge d'or"

Mais l'île est aussi un lieu magique. La rupture du lien spatial projette l'île hors du temps et, par là, dans le sacré. Tout se passe comme si "le lieu nu" devait, pour devenir "habitable", revêtir un vêtement prodigieux.¹



Les îles sont, pour les continentaux, les gardiennes du rêve. Elles sont cet ailleurs où il est encore possible de vivre ce qui ne l'est plus dans l'espace-temps quotidien. Lieu de retraite, de confrontation à soi-même comme celle de Robinson, lieu de douceur exotique où le rêve se fait réalité, île au trésor ou parfois prison, île infernale, c'est toujours le lieu d'une aventure ou d'une rencontre décisive.

Ce qui arrive dans ce lieu absolu devient une métaphore. L'île transforme ce qui s'y passe en symbole révélateur de notre monde.

En mai 1935, les surréalistes français sont invités à Tenerife par la revue Gaceta de Arte, dans le cadre de la Seconde Exposition Surréaliste Internationale. A cette

¹Joël Bonnemaïson, *Vivre dans l'île, une approche de l'îlénité océanienne*, in **L'espace géographique**, n°2, pag.119-125, Paris, 1990

occasion, André Breton apporte une copie du film de Buñuel, "L'Age d'or" qu'il laisse sur l'archipel. Un an plus tard, la guerre civile espagnole éclate, par crainte de la répression, la copie du film est littéralement enterrée sur l'île de Gran Canaria.

Évoquer la présence de ce film surréaliste dans le sous-sol insulaire, c'est d'abord s'approcher de l'autre face de l'île, celle de ceux qui y vivent. Pour l'ilien, la barrière de l'océan est toujours là et il doit se tourner vers l'imaginaire pour la dépasser, réinventer l'espace pour l'élargir.

L'îlité traditionnelle, même associée à des images paradisiaques comme c'est le cas dans le Pacifique Sud (pas toujours), renvoie à des métaphores de spiritualité. L'espace ludique des touristes d'aujourd'hui ou des "clubistes" en vacances apparaît en contrepartie comme "espace ersatz", sans signification. Les vacanciers qui ne font que passer recherchent un décor de rêve souvent artificiel. Mais pour les habitants la quête est d'un autre ordre, ils cherchent pour vivre là, une construction de sens dans un ailleurs imaginaire. (Joël Bonnemaïson, idem)

D'une manière plus personnelle, parler de "L'Age d'or" enseveli aux Canaries, c'est faire allusion au rôle que ces îles ont joué dans ma vie. Leur rencontre à 18 ans, m'a véritablement bouleversée comme si elles étaient l'autre pôle du deuil auquel j'avais été initiée, une année plus tôt, avec la mort prématurée de mon père.

Mais l'épisode de l'enterrement de ce film, c'est aussi l'histoire d'une censure sur des images jugées subversives tout comme, aujourd'hui, certains aspects des îles sont enfouis au profit d'une image spectaculaire et dépourvue de sens.

Le touriste qui choisit de partir dans les îles cherche sans doute d'une certaine façon à retrouver cet espace mythique qui le guérirait du désenchantement.

Les tours opérateurs en ont conscience et se servent de la mythologie insulaire comme d'une plus-value qui rend la destination du voyage attractive.

Mais ils la délestent de son aspect initiatique et ne gardent du merveilleux que l'aspect rassurant : le touriste est assuré que rien ne viendra perturber ses "vacances", il repartira "reposé" mais surtout pas "troublé".

Le désir d'enchantement n'est, cependant, pas évacué, il est dévié vers une jouissance sans risque. A défaut d'émerveillement, tout est mis en œuvre pour que le vacancier ne s'ennuie pas et on assiste à une véritable surenchère de spectacles aussi grotesques que hors contexte : parc asiatique, tournois médiévaux, exhibitions d'oiseaux exotiques (venus d'Amazonie). Les plages noires de l'archipel sont transformées en clichés des Caraïbes avec cocotiers et sable blond, son histoire et sa culture sont gommées ou réduites à un folklore de pacotille.

On pourrait dire qu'il ne s'agit plus de surréalisme mais de son inversion : un véritable "sous-réalisme". Le premier cherche par l'émerveillement à nous montrer que la réalité est bien plus que ce que l'on considère comme telle ; le second, par le spectacle nous conduit vers un monde vidé et appauvri.

Dés lors, il n'est pas étonnant de retrouver dans l'architecture touristique des références aux films de Disney. La cruauté, la sexualité, la mort sont évacuées des contes dont ils sont l'adaptation. Ils n'en gardent qu'une féerie débarrassée de son aspect profondément vital, tout comme l'univers créé par les tours opérateurs offre aux vacanciers un enchantement qui, dépouillé de son aspect initiatique, paraît soudain niais.

Disneyland est le pays de l'icône, je voulais en refaire le pays de la fiction, comme une sorte de libération des prisonniers que Disney a été capturer dans la grande tradition littéraire enfantine de Grimm et de Perrault. L'idée était de réinjecter à ces personnages ce dont ils avaient été privés : le cauchemar, la mort, la maladie, la tristesse. La vraie vie à laquelle cette littérature comptait préparer l'enfant.

(Cahier du cinéma. Interview d'Arnaud Despallières à propos de son film, *Disneyland mon beau pays natal*.)

En conclusion, l'épisode de l'enterrement de "L'Age d'or" nous rappelle à quel point le réel est surréel, riche d'un sens complexe dont nous ne percevons que les strates qui sont à notre portée.

Au delà d'une dimension personnelle, il fait allusion à la dimension imaginaire qui caractérise la culture insulaire ; il évoque notre aspiration au réenchantement que réveillent ces îles au nom si léger ; et, enfin, il nous met en garde et nous rappelle que notre société marchande tend à vider le rêve et le merveilleux de leur substance vitale et initiatique pour n'en garder que l'aspect spectaculaire et consommable.

Par delà la question du tourisme aux Canaries, je crois que ces images de papiers glacées qui tentent de nous fourguer une réalité et un désir autres que les nôtres, nous y sommes confrontés où que nous soyons.

Dés lors, partir en quête de l'âge d'or, c'est croire à celui-ci non pas comme un paradis illusoire ou à jamais perdu, mais comme notre capacité de prendre position et de transformer le monde.

©Isabelle Dierckx
Bruxelles, 2007